Licence Encyclopédie Spirite
Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006

http://www.spiritisme.net
spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :
Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre oeuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :

a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'oeuvre dérivée.
b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.

La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.

Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.

Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

Le credo philosophique

Emmanuel Darcey

Edition de la Fédération Spirite Lyonnaise

Je crois que l'homme relatif, fini, borné, que nous sommes, n'est pas la mesure de toutes choses.

Je crois que nos destinées ne sont pas limitées à cette terre, atome de la création.

Je crois à l'évolution intégrale de l'être et de la vie dans l'Univers.

Je crois au salut de tout ce qui vit, de tout ce qui respire.

Je crois à la pluralité des mondes, à la pluralité des existences, à l'universelle ascension des êtres, à la progression continue de l'âme avec ses élans, ses retours, ses crises et les sanctions qui en découlent.

Je crois en Dieu.

E.D.

Ici-bas on ne saisit pas bien ni sa forme, ni sa fin, ni son commencement, ni sa place. Nous ne distinguons pas plus la lumière au-delà de notre berceau qu'au-delà de notre tombe. La nuit règne autour de nous comme en nous-mêmes. La Créature humaine est dans un état de profonde ignorance.

La Terre est un monde imparfait, un monde d'en bas où nous n'observons que des effets; toutes les causes nous sont voilées.

Nous ne pouvons embrasser l'infini; c'est déjà beaucoup d'arriver au seuil du mystère et d'entrevoir la grande clarté dans laquelle se profilent toutes les destinées, où apparaissent une justice et une vérité supérieures.

Au-dessus de l'intelligence humaine, au-dessus des efforts de la science et de la raison, au-dessus des dogmes officiels, des cultes établis planent deux grandes idées qui sont le fond commun de l'intuition et de la conscience : Existence d'un être suprême, principe et ordonnateur de la vie; perpétuité de la conscience individuelle, c'est-à-dire résurrection ou continuité de l'être.

Simples comme tout ce qui est vrai et comme tout ce qui est grand, à la fois élémentaires et profondes, ces deux vérités fondamentales de la vie s'affirment par elles-mêmes. Elles sont comme la lumière de l'âme. Mais il est des âmes qui ne savent pas voir, comme il y a dans la nature physique des yeux éteints et des oreilles fermées. Nous n'avons pas tous le même coup d'œil moral. Il est dans la destinée de notre monde que les uns voient d'une manière et les autres autrement.

L'aptitude à concevoir les choses spirituelles n'est pas la conséquence nécessaire du développement de l'intelligence et du degré d'instruction. L'intelligence la mieux cultivée n'est pas suffisante pour élever la pensée dans les hautes régions. C'est ainsi que des hommes d'un grand savoir, mais qui s'enferment en ce monde comme en une chambre close, nous disent que le monde est composé de phénomènes se poussant l'un l'autre et n'est rien qu'un jeu de hasard; qu'il n'y a pas de créateur; que nous venons du néant pour

retourner au néant; qu'il n'y a rien après la mort; que tout s'engloutit dans la tombe; que le bien et le mal n'ont d'autre sanction que celle de la justice humaine; que le même sort, le même oubli attendent le criminel et l'homme de bien; qu'après les peines et les souffrances inévitables de cette vie, toujours la même à travers les siècles, nous sommes sans avenir et sans espoir.

Et ces hommes de science et d'esprit, qui ont tout étudié sauf l'essentiel, qui vivent et qui meurent sans connaître la chose la plus importante, nous trompent et se trompent eux-mêmes. Tout marche, au contraire, selon des lois nécessaires et immuables. Une indéfinissable harmonie, une correspondance mystérieuse existent entre les choses et les personnes; et la vie est bien certainement le plus rigoureux des syllogismes pour qui sait démêler les prémisses et attendre patiemment la conclusion.

L'Univers n'est ni sourd ni aveugle. Une Providence intelligente protège partout le développement de la vie et sauvegarde l'ordre universel, tout en laissant à l'individu la liberté de ses mouvements et le mérite de ses efforts.

La, vie n'est pas un pêle-mêle sans but, un chaos informe, ni une douloureuse mystification. Le monde n'est pas le résultat du hasard; le hasard n'aurait pas fait une œuvre qui confond la raison humaine. C'est une intelligence, une haute intelligence qui a pré-ordonné tous ces buts et toutes ces fins dont notre intelligence suit pas à pas la réalisation progressive. C'est une puissante raison qui a agencé ce vaste système que notre raison retrouve et reconstruit avec effort. C'est un génie suprême qui a conçu toutes ces lois dont la simple découverte couronne d'une gloire immortelle ceux que nous appelons les plus grands génies de l'Humanité. Et les peuples sauvages, qui ne connaissent ni les arguments de la philosophie, ni les faits de la science, mais qui croient à une puissance surhumaine en voyant des choses au-dessus du pouvoir humain, sont plus logiques que les hommes qui croient qu'elles se sont faites toutes seules.

Qu'on l'appelle Dieu, Jéhovah, Allah, Brahma, selon les langues, les temps et les lieux, l'existence d'un Créateur, d'une Cause consciente de toutes choses est une vérité immuable qu'il faut admettre comme on admet l'infini du temps et de l'espace. Sans la croyance en Dieu ce monde est incompréhensible. Nier Dieu c'est nier l'existence de l'Univers et la raison humaine; c'est nier sa propre existence. Une fatalité aveugle n'aurait pu produire des êtres capables de concevoir et de raisonner. L'homme pense, donc Dieu existe.

Le néant est un vain mot.

L'homme n'est pas seulement un cerveau, un poids, une réunion d'atomes chimiques, il est encore une force personnelle et persistante. Il y a dans l'homme un principe intelligent, indestructible qui lui conserve son individualité après la mort. Dieu n'a pas créé pour détruire. Il est aussi impossible de détruire la personnalité humaine que d'anéantir un atome de la matière. La destruction n'a pas prise dans le monde; rien ne cesse d’être. La mort n'est pas une fin, mais une métamorphose, une transformation nécessaire, un renouvellement. Nous sommes

éternels par la base de notre être. Nous tenons la vie pour toujours, ou plutôt la vie nous tient sans fin possible. Nous serons parce que nous sommes.

Il n'y a pas d'anéantissement, mais toujours des états succédant à d'autres états, l'éternelle transmission d'un ordre de choses à un autre, d'une économie à une autre, d'un service à un autre. Tout revient à son heure, amélioré, perfectionné par le labeur. La tombe n'est pas le ternie de la marche de l'homme dans l'éternité. Les morts reviennent. Les vivants ont pratiqué la mort. Ceux qui arrivent à la vie, aussi bien que ceux qui la quittent, viennent ou vont continuer leur mission et recueillir ce qu'ils ont semé. La naissance n'est pas un vrai commencement. Naître, ce n'est pas commencer, mais changer de figure. Nos existences ne sont que des continuations, des suites, des conséquences. La naissance et la mort ne sont pas des contraires : sommeil ou réveil, mort ou naissance ne sont qu'une même chose, une transition semblable, un accident prévu.

La mort est une grande trompeuse. Son cortège sinistre, ce qui la précède, ce qui la suit et qui en excite l'horreur, tout est fait pour nous tromper. Il faut qu'elle nous paraisse un mal. La terreur qu'elle nous inspire est un contrepoids à l'entraînement qui, sans ce frein, nous porterait à quitter prématurément la Terre.

Ce n'est que par un effet d'optique que nous disparaissons pour nos parents à l'heure de la mort. L'homme n'est pas une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs; la forme humaine n'est que la chrysalide de ce qui sera. Nos morts ne sont pas morts, ils vivent; ils sont parmi nous, à nos côtés, mêlés à nos combats, participant à nos joies, à nos peines.

L'Ether n'est ni mort ni stérile. L'atmosphère n'est pas vide : l'air, comme la mer, est habité. Des créatures couleur d'air, sans ombre ni silhouette, laissant passer le jour à travers leur forme, s'effacent dans la lumière et échappent à nos regards. Et ces âmes, toujours vivantes et agissantes, qui portent en elles-mêmes le résultat de leur passé intellectuel et moral, leur ciel ou leur enfer, sont soumises, comme nous, aux forces inflexibles de la nature, e,t attendent, suivant la somme de leurs progrès et la mesure de leur valeur, l'heure du retour ou de l'ascension.

Il y a deux mondes, qui se déversent incessamment l'un dans l'autre : le monde pondérable et le monde impondérable, le monde des corps et le monde des Esprits au monde invisible, qui peuple l'espace et au milieu duquel nous vivons sans nous en douter.

Les Esprits ne sont point des êtres abstraits, vagues, indéfinis, mais des êtres concrets, circonscrits, auxquels il ne manque que d'être visibles pour ressembler aux humains. Leur enveloppe fluidique corrélative à leur degré d'avancement et d'épuration, en fait des êtres distincts les uns des autres, comme le corps parmi nous. Le fluide universel établit entre eux une communication constante; c'est le véhicule de la transmission de la pensée, comme l'air est le véhicule du son.

La mort n'est pas une annihilation; elle n'est pas non plus un changement qui

donne à l'âme toutes les perfections et la met subitement en possession de la vérité. Ses conceptions, ses préjugés, ses erreurs et ses passions demeurent ce qu'ils étaient. « L'homme ne s'arrête pas dans sa marche soit pour s'anéantir, soit pour se trouver aussi parfait que possible, brusquement et surtout sans sa participation. » La perfection n'est pas l'affaire d'un jour ni le résultat d'un seul acte. Le progrès de l'Esprit ne s'accomplit qu'avec le temps, dans sa vie de l'espace comme dans ses vies corporelles. Ce n'est que successivement qu'il se dépouille de ses imperfections, qu'il acquiert les connaissances qui lui manquent. L'état spirituel et l'état corporel sont pour lui deux genres de progrès solidaires l'un de l'autre. Il trouve partout l'emploi de son intelligence et de ses facultés; partout il a un but, une tâcha à remplir dans l'œuvre du Très-Haut.

Témoins muets de tous nos actes, les « Impondérables » jouent un rôle important dans le monde moral et jusqu'à un certain point dans le monde physique. Toutes nos pensées se répercutent en eux et ils y lisent comme dans un livre ouvert lorsqu'ils nous sont supérieurs. Ils agissent sur nous à notre insu par les idées qu'ils nous suggèrent et luttent sans cesse pour se rendre maîtres de notre intelligence. Les courants d'inspirations souvent contraires qui règnent sur cette terre auprès de l'homme n'ont pas d'autre cause; et bien des événements qui déroutent nos prévisions ou déjouent nos calculs, qu'aucune cause ne semble préparer, qu'aucune raison ne peut comprendre, sont dus à l'influence des morts sur les vivants.

Cette action du monde invisible sur le monde visible et réciproquement, regardée comme absurde et impossible, est une loi aussi certaine que les lois du mouvement et de l'attraction, nécessaire à l'harmonie universelle.

En sortant de cette vie nous n'entrons pas dans un état définitif. Il ne nous est pas refusé de poursuivre un plus grand bien. Nous ne sommes pas jugés sur une seule épreuve. Rien ne s'achève ici-bas. Nulle intelligence créée ne peut avoir appris assez de choses pour n'en pouvoir plus apprendre. Tout être doit arriver à sa fin dans le système de la nature. Dieu a mis dans nos cœurs, pour nous pousser en avant, une force motrice toujours en mouvement : la passion du mieux. La même puissance qui nous fait être nous incite à monter plus haut. Vivre c'est devenir, devenir c'est aspirer. Dieu n'impose pas une loi pour en arrêter l'accomplissement, et tant qu'une destinée humaine a quelque chose à accomplir, c'est-à-dire un progrès à faire, rien n'est fini pour elle.

La mort ne doit se regarder que comme un relais dans notre voyage. La mort est un faisceau de routes qui rayonne dans toutes les directions de l'Univers et sur les quelles nous poursuivons l'accomplissement de notre destinée infinie. La mobilité est notre loi; il n'y a pas de repos définitif. L'être fini, par opposition avec l'être infini, est perpétuellement soumis au changement. L'instant actuel résulte de celui qui précède et l'instant qui suivra se déduira du présent. Le Ciel n'est pas une demeure, mais un chemin. « Le Paradis c'est l'infini des mondes. »

Tout meurt pour renaître. Tout évolue et tend vers un état supérieur. Tout est

mutation dans la nature. Tout se transforme et se perfectionne. Tout se prolonge, se renouvelle. L'homme toujours marche et toujours grandit. Vivants ou morts, ici ou ailleurs, nous sommes tous appelés à nous améliorer. La mort et la vie se succèdent dans un tourbillon perpétuel, et l'homme doit traverser la Création.

Notre globe minuscule n'a pas été choisi comme siège unique de la vie. La Terre n'est pas plus le corps central le plus important de l'Univers que la vie présente n'est l'unique théâtre de nos luttes et de nos progrès. Le commencement de la Terre n'est pas le commencement du monde et la fin de la Terre n'est pas la consommation de toutes choses. L'Univers est sans lacune. Le vide et la solitude ne sont nulle part. Il n'existe pas de barrière au-delà de laquelle le néant commence.

L'Humanité terrestre n'est qu'une peuplade de l'Univers. Il y a des mondes infinis dans ce monde infini. Un monde est un point qui conduit à un autre et il en est pour tous les degrés de croissance. Le Créateur a poursuivi son œuvre jusqu'au bout. Partout palpite la vie universelle. La création est éternelle. Dieu travaille toujours. Tous les jours des globes s'organisent. Tous les jours des êtres nouveaux apparaissent. Tous les jours des consciences se forment, des âmes éclosent.

L'homme est une âme incarnée, et l'âme est une conception divine. L'âme vient de Dieu, mais non au moment de la naissance. Elle n'est pas créée en même temps que le corps, elle n'est qu'incorporée. Dieu n'a pas créé des âmes sauvages et des âmes civilisées; toutes évoluent de la même manière, de la base au sommet. Dieu n’a pas distribué inégalement les dons de l'intelligence et du cœur; nul n'est créé supérieur aux autres. « Nous sommes tous jetés dans la même balance et pesés avec les mêmes poids. » L'inégalité morale, comme l'inégalité intellectuelle, ne s'explique que par une succession plus ou moins longue d'existences antérieures et par une marche plus ou moins active vers le perfectionnement. Dès le berceau, l'enfant manifeste les instincts bons ou mauvais qu'il apporte de son existence précédente. Tout ce qui se voit de mauvais chez l'homme dès sa naissance est le fait non pas de la Providence, mais de l'homme lui-même. C'est là son véritable péché originel.

Créée simple et ignorante, mais capable d'apprendre, apte au progrès et susceptible, en vertu de son propre arbitre, de prendre la route du bien ou du mal, l'âme humaine est le résultat du travail de la vie. Elle progresse et remonte vers son auteur à travers des existences nombreuses alternativement matérielles et spirituelles, et par un perfectionnement continu.

En dépit des différences de langage, de croyances et de mœurs, tous les hommes sont les citoyens de la même patrie, les membres de la même famille, les rameaux du même arbre; tous ont une origine, une destinée et une aspiration communes; tous ont commencé l'ascension, ils sont seulement plus ou moins haut; il n'y a entre eux que la différence du progrès accompli.

Il n'y a dans l'ordre absolu ni arbitraire ni abandon. Une loi de clarté et de raison nous guide invariablement. Il n’y a ni anges ni démons, dans le sens vulgaire du

nom; il: n'y a que des Esprits supérieurs ou inférieurs. Il n'y a point de créatures déshéritées ni perpétuellement vouées au mal et à la souffrance. Il n'existe pas d'âmes pour lesquelles il eût mieux valu qu'elles ne fussent pas créées. Jamais la lueur divine n'est complètement absente dans l'âme humaine. « L'Aube, cette blancheur qui se fait dans la nuit, se fera dans le nègre. Les plus vils ont pour loi d'atteindre les plus hauts. »

L'Idéal n'est pas à l'entrée, mais à la fin de la carrière. L'âge d'or n'est pas dans le berceau des peuples. L'homme, sans cesse en voie de se faire, n'est pas un être déchu; et, au lieu de commencer au sommet de l'échelle, d'où il est prétendument tombé, il s'est au contraire élevé progressivement en subissant, comme toute vie, les transformations inhérentes à sa nature. Si la perfection était la première station de la vie humaine, l'homme serait dans le monde une anomalie inexplicable, une vivante contradiction aux lois de la nature.

L'homme n'est pas ce que sa faiblesse imagine. L'homme terrestre, cet enfant ignorant et distrait, « cette petite âme portant un cadavre », n'est pas le chef-d'œuvre de la création, le dernier anneau de la chaîne qui unit la créature au créateur. Il n'y a pas de désert entre Dieu et nous. L'espace est peuplé d'une hiérarchie d'êtres plus parfaits et plus puissants que l'homme. D'orgueilleuses prétentions nous aveuglent. Ce n'est pas à nous que la progression s'arrête. Nous ne sommes pas les premiers après Dieu; nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds. « La vie est partout. L'âme est dans toute chose. Tout corps masque un Esprit. L'homme n'est pas le seul qui soit suivi d'une ombre; tous, même le caillou misérable, ont derrière eux une ombre, une ombre devant eux; tous sont l'âme qui vit, qui a vécu, qui doit vivre. »

Une même loi d'évolution entraîne le monde, la matière comme l'esprit.

L'harmonie de l'Univers se résume en une seule loi : le progrès partout et pour tous, pour l'animal comme pour la plante, pour la plante comme pour le minéral. Tout dans la nature est animé et spirituel, il y a seulement des degrés dans cette spiritualité. L'être inférieur possède en puissance ce qui est développé et actuel chez l'être supérieur. Rien n'est perdu, rien n'est sacrifié. Toutes les tendances aboutissent. Toutes les existences montent. Tout suit la même rotation. Tout vit de la même manière et meurt utilement. La vie puise tous ses éléments dans la mort même; elle s'accroît par une série continue de transformations infinies; elle part de l'infiniment petit et marche vers l'infiniment grand.

« Le souffle sacré déposé en nous n'en est pas moins divin parce qu'il nous arrive de plus en plus affranchi à travers une série d'organismes divers. » Dieu n'est pas amoindri, l'homme n'est pas rapetissé parce que sous la loi universelle du progrès toute la vie manifestée se coordonne et s'enchaîne. Le principe spirituel, qui a son existence propre, n'en peut souffrir aucune atteinte.

Tout ce qui vit est incarnation. Toute évolution, toute transformation est une incarnation. Les créatures montent dans la croissance de l'âme comme dans celle de l'enveloppe. La doctrine du transformisme, inacceptable pour notre orgueil, est

vraie, non par la voie de la reproduction par les sexes, mais par celle des réincarnations. Les corps ne subsistent pas principalement, mais par intervalles. Permanente en existence, mais temporelle en forme matérielle, l'âme est incarnée dans chacune de ses formes suivant les limitations inhérentes au degré d'évolution. Les moules successifs dans lesquels elle s'incarne ne sont que des épaves dans sa marche ascensionnelle.

L'âme tend au perfectionnement comme la maladie tend à la guérison. Trébuchant dans le mal, se cramponnant au bien, tombant, se relevant, revêtant tour à tour des formes plus parfaites, des organes nouveaux plus subtils, plus flexibles, l'âme se fortifie, élargit ses idées, hausse ses facultés, s'instruit, s'améliore et voit derrière elle se dérouler la vie en un long chapelet d'existences diverses. « A chacun de ses pas le voile du destin devant elle se retire, découvrant à ses yeux l'œuvre du Créateur sous un aspect nouveau. »

Il y a liaison intime et solidaire entre la pluralité des mondes, vérité matérielle, et la pluralité des existences, vérité morale, qui peut seule expliquer les problèmes de l'origine et de la vie et les anomalies apparentes que présente la vie d'ici-bas; ces deux vérités ont toujours marché ensemble. La réincarnation, repoussée par notre faible jugement, n'est pas un acte spécial et mystérieux de la Providence, c'est une loi de nature, une nécessité absolue, une conséquence logique de la loi du progrès. Tout homme est un résumé d'existences antérieures. Tout homme se compose de nombreux personnages qui n'en font qu'un.

Le genre humain est soumis à une longue et pénible éducation. Le progrès est lent; notre tâche est difficile. Nous ne marchons dans la voie nécessaire qu'à petits pas, sans pouvoir la franchir d'un seul trait ou l'éviter. Le terme du travail d'épuration et de perfectionnement que l'homme est tenu d'accomplir sur lui-même est placé trop haut pour être jamais atteint ici-bas. Nulle âme ne peut acquérir dans une seule existence toutes les qualités morales qui doivent la conduire au but.

Les qualités acquises qui se développent lentement en nous sont les liens invisibles qui rattachent chacune de nos existences l'un à l'autre. Mais nous souffrons tous d'un manque d'équilibre; nos forces morales ne sont pas proportionnées à notre vision intellectuelle; le progrès moral et le progrès matériel ne marchent pas non plus à la même allure. Il faut souvent plus d'une vie pour acquérir une vertu qui soit l'opposé d'une erreur dans laquelle l'homme a précédemment vécu. « Il est plus aisé d'observer les actes extérieurs que de se réformer moralement. » On s'arrache difficilement aux choses mauvaises qui nous entravent dans nos soulèvements vers l'infini, rien ne coûte autant à notre volonté; et nous ne souffrons pas volontiers qu'on nous conduise au delà de notre propre lumière.

Le temps ne paraît long qu'à nous; aux yeux de Dieu il n'existe pas. Nos siècles ne comptent pas dans l'éternité. Tous les hommes ont parcouru les phases traversées par le genre humain dans la variété de leurs caractères modifiables et de leurs aptitudes progressives, subissant les conséquences de leurs chutes ou

jouissant du résultat de leurs efforts.

La vie terrestre n'est pas pour nous une nouveauté, quoique nous n'en ayons pas conscience. Nous étions les générations du passé, nous serons les générations de l'avenir. Nous récoltons, soit à titre collectif, sort à titre individuel, ce que nous avons semé autrefois; ce que nous semons aujourd'hui nous le récolterons encore jusqu'à ce que, dégagés de nos rudesses terrestres, de nos passions orgueilleuses et des intérêts grossiers qui nous attachent à la matière, ayant franchi les limites étroites de la vie de ce monde, capables de faire plus, de savoir plus, d'aimer plus que ne le comporte notre humble sphère, nous prenions notre essor vers de meilleures et plus hautes régions.

La vie n'est pas un banquet, un jeu, une illusion; c'est une œuvre laborieuse, grande et sainte, un combat permanent, une lutte continuelle entre le bien et le mal. La vraie philosophie n'est pas celle qui multiplie les jouissances et les besoins factices. Le bien-être n'est pas tout. L'homme n'a pas accompli sa destinée quand il a fait fortune. La richesse n'est pas un but. « Les jours prospères sont difficilement des jours de vertu. » Le bonheur tel que nous l'entendons ne peut exister. Il faut que l'effort subsiste en ce monde. Nous ne sommes pas ici-bas pour nous abreuver de toutes les satisfactions physiques, mais pour lutter, travailler, combattre. Les obstacles sont le menu de la vie; les difficultés se rencontrent partout, comme les épines, et la lutte est nécessaire au développement de l'esprit et de la puissance personnelle. La fin de l'homme est la perfectibilité et la perfectibilité est la fille du labeur.

Ce ne sont pas la rhétorique, les lettres, les arts, le luxe, l'industrie, qui contribuent le plus au bonheur du monde; le bonheur est attaché et proportionné à la vertu. La civilisation est avant tout une chose morale, une question d'âme; et sans l'honnêteté, le culte du devoir et la religion du cœur tout est menacé et tout croule. L'homme est le condamné du progrès, il faut qu'il marche; et le vrai but de la vie consiste dans le devoir qui incombe à tout être humain de toujours avancer malgré les ronces et les pierres, de se purifier, de s'élever de degré en degré sur l'échelle spirituelle, en un mot de subjuguer la matière à l'esprit; notre salut est là, nulle part ailleurs.

L'homme n'est justifié ni par sa foi ni par sa science. Nous ne valons que par le cœur. La bonté est la base de toute chose humaine, le plan sur lequel tout repose, rien ne peut l'égaler. Tous les raffinements du monde, tous les talents de la Terre ne valent pas un bon sentiment, le moindre acte de charité. La foi véritable, la foi féconde, est celle qui calme notre soif des plaisirs, qui met un frein à nos cupidités, qui nous guérit de nos emportements. La science par excellence est celle qui nous rend meilleur.

La pratique du bien est la loi supérieure, la condition sine qua non de notre avenir. Nous ne pouvons rien pour nous-mêmes qu'à la condition de le vouloir pour tous. Quiconque se replie dans son égoïsme borne pour cette existence-ci et pour les autres les limites de sa nature morale et amasse autour de lui des

ténèbres qui le suivront douloureusement dans ses destinées ultérieures.

Ce monde n'est pas une mêlée dont chacun se dégage comme il peut. On ne peut tout faire impunément. L'homme en évolution est tributaire de ses erreurs et de ses pensées mauvaises. Il ne doit attendre que de lui-même tout son bien et tout son mal. Dans le plan que la volonté divine, a réalisé le vice ne pouvait obtenir les avantages de la vertu. Le bonheur et le malheur des hommes dépendent absolument de l'observation ou de la violation de la loi universelle qui régit l'ordre dans la nature.

La loi morale est une vérité absolue, essentielle et éternelle, sur laquelle l'avenir du monde n'a cessé de reposer. La justice, la sagesse, la vertu existent dans la marche du monde aussi bien que la réalité physique. On ne peut franchir sans travail et sans mérite un grade dans l'initiation humaine. Chacun de nous doit être expérimenté sous toutes les faces, dans les destinées les plus contraires, dans l'ombre comme au grand jour. La félicité ne peut être obtenue sans avoir parcouru tous les cercles d'erreurs, sans voir et connaître toute chose, sans souffrir toute chose, sans l'expérience de toute forme de vie.

Les, richesses, les grandeurs, la puissance, épreuves périlleuses et tant convoitées, sont nuisibles pour nous aussi longtemps que nous restons dans les ténèbres; de même que la pauvreté peut être un auxiliaire vers l'acquisition de lumières nécessaires à l'accomplissement de la destinée. Il y a des devoirs pour tous. Toutes les conditions de la vie, depuis la plus élevée jusqu'à la plus humble constituent l'épreuve et ont des enseignements féconds qui deviennent pour nous des moyens d'ascension lorsque nous savons en profiter.

L'homme doit arriver tout seul à la vérité. Il doit marcher à la conquête de sa personnalité, et il faut que son développement soit son propre ouvrage. Chaque effort vers le bien est un coup d'aile qui le rapproche du vrai. Il faut qu'il construise sa foi et il doit mériter son bonheur. Le bonheur, pour avoir tout son prix, doit être acquis et non octroyé. Le but à atteindra, est si élevé qu'on ne saurait l'acheter au prix de trop d'efforts et de sacrifices.

La loi morale est une loi des volontés libres; il faut qu'on puisse la violer quoiqu'on ne le doive pas. La Providence se combine avec la liberté de l'homme. La justice divine dit au libre arbitre : « Fais ce que tu voudras; mais ne perds pas de vue qu'en le faisant tout est organisé de manière que tu te puniras ou te récompenseras toi-même. » Il y a à la fois dans les choses de cette terre la part de Dieu et la part de l'homme. Les hommes font réellement ce qu'ils veulent, mais sans pouvoir déranger les plans généraux.

Les peines et les châtiments sont la réaction de la nature outragée dans ses principes éternels. La douleur est notre œuvre; elle nous indique que nous avons dépassé la mesure, les bornes que fixent la conscience, la morale et la Loi.

Tout vice, toute dégradation est une souffrance. Celui dont l'orgueil seul dirige les appétits matériels, dont la jouissance exclusive s'alimente à la misère des

autres, qui abuse des choses, des hommes, de la vie et de Dieu viole les lois constitutives de l'Univers, s'éloigne de l'harmonie générale et souffre de cette violation comme souffrirait un cercle intelligent et sensible qui viendrait à détruire l'égalité de ses rayons.

Ce n'est pas Dieu qui nous frappe, c'est nous qui nous punissons. Dieu ne punit ni ne récompense par lui-même; il lui suffit d'avoir établi les choses de telle sorte que la justice règne par elle-même.

« Il faut des sanctions à toute loi; il en faut en particulier à la loi morale, non pas seulement pour que la vertu obtienne sa récompense, une félicité prévue, mais pour que la justice soit véritablement accomplie et que le dernier mot appartienne à la raison. » Il faut que la loi morale, qui exige la réforme de soi-même, soit sanctionnée par des peines. Si l'homme n'avait rien à craindre, aucune nécessité ne le porterait à la recherche du mieux, rien ne l'obligerait à s'améliorer, il s'engourdirait dans l'inaction, et, non seulement il n'avancerait pas, mais le monde se perdrait dans la corruption.

Chaque homme tisse autour de lui sa destinée, il devient sans cesse ce qu'il a mérité d'être. Aucune déviation du droit chemin ne reste impunie; tous ceux qui s'en écartent subissant la pression mystérieuse, y sont ramenés fatalement. Il n'y a ni chance, ni malchance, ni bonne, ni mauvaise étoile; il y a des forces, des lois infaillibles et éternelles auxquelles rien ne peut déroger. Le progrès est une loi souveraine à laquelle rien ne résiste. Il n'est pas un défaut, pas une imperfection morale, pas une mauvaise action qui n'ait sa contre-partie et ses conséquences naturelles. Pas un acte utile ne reste sans profit, pas une faute ne reste sans sanction. Il n'est pas d'action qu'on puisse dérober. L'homme n'est jamais seul : tout est vu, tout est su; et non seulement nos actions, mais nos pensées ne sauraient être cachées.

Il existe un Enfer et un Paradis philosophiques, c'est-à-dire un système naturel qui lie étroitement les effets aux causes en deçà et au delà du temps. Une sorte de nécessité enchaîne l'homme à ses œuvres. Il y a dans ces œuvres accomplies, bonnes ou mauvaises, quelque chose d'impérissable de ses actes en proportions de sa liberté, c'est-à-dire vie prochaine, nous la faisons jour par jour, heure par heure. Toujours nous nous succédons à nous-mêmes. Toujours nous déterminons par notre marche présente la marche que nous suivrons plus tard.

La vie vaut ce qu'on la fait, et souvent nous la prenons à contresens. Chacun porte en soi-même le principe de son propre bonheur ou malheur. L'homme est son propre justicier; il se rémunère et se punit lui-même; il récolte ce qu'il sème et se nourrit de ce qu'il récolte, débilité ou fortifié par les aliments que lui-même a produits. Responsable de ses actes en proportion de sa liberté, c'est-à-dire de son intelligence et de sa raison, l'âme porte en elle-même son propre châtiment partout où elle se trouve. L'enfer n'est pas un lieu, mais une condition d'être, un état d'âme, et il appartient à chacun de nous de sortir de cet enfer ou de nous y maintenir.

Dans cet Univers, ouvrage d'une infinie sagesse, rien ne manque et rien ne se fait sans un but intelligent et sans une souveraine justice. Tout a sa raison d'être, son but, sa fin. Rien de ce qui nous trouble, nous déconcerte et nous désespère, dans les vicissitudes de la vie privée comme dans le spectacle de la vie sociale n'arrive par un pur jeu de hasard. Là,où nous ne voyons que désordre et dislocation, l'œil d'un Voyant saurait rattacher les effets à leurs causes et ne verrait que l'accomplissement normal de la loi. Toutes choses sont adaptées à des fins. Tout traduit la volonté divine et contribue à l'avancement des âmes. Il n'y a pas de hasard, ou plutôt ce que nous appelons le hasard n'est pas aveugle; c'est nous, dont l'intelligence et la clair voyance sont limitées, qui le sommes.

Toutes les choses du monde ont entre elles une liaison, rien n'est isolé. Le monde matériel est solidaire du monde spirituel, et tous les deux se pénètrent réciproquement. Les misères de l'homme, des nations, du globe même ont un sens. Le mal moral est le principe du mal physique. Toute perturbation physique correspond à une confusion morale équivalente. Il y a dans les lois d'harmonie cosmique et les lois morales une corrélation étroite. Les cataclysmes eux-mêmes, qui épouvantent les peuples et où semblent se déchaîner, aveugles et irrésistibles, toutes les violences d'une nature en délire ne sont que le reflet de notre mentalité, que le produit de nos propres gestes, du débordement de notre égoïsme et de notre orgueil. Tout se tient, tout concorde, tout s'enchaîne et tout se lie au moral comme au physique. Dans l'ordre des faits, du plus simple au plus complexe, tout est réglé par une loi.

Il n'y a ni erreur ni injustice dans l'Univers; mais partout réalisée ou en voie de réalisation, dans l'éternel enchaînement du passé, du présent et de l'avenir, la justice infaillible du Créateur, qui rend ses arrêts par la logique même des choses, qui laisse au temps le soin de faire découler les effets de leurs causes et à laquelle nul ne se soustrait. Aucune supplication n'en détourne le cours.

La Providence punit comme un tribunal humain ; mais elle n'a pas besoin de punir dans le temps pour justifier ses voies; à toute époque, elle se met à notre portée. Les hommes définissent la justice sur des rapports tirés de leur vie actuelle et de leur état présent, et Dieu la définit relativement à nos existences successives et à l'universalité de nos vies.

Il n'y a rien dans l'invisible qui ne soit figuré sur la Terre. La volonté humaine fait en petit ce que Dieu l'ait en grand; mais la justice de Dieu n'est pas semblable à celle de la Terre. La justice humaine ne peut atteindre toutes les actions que la conscience réprouve; la justice divine a dans les lois de la nature un châtiment toujours prêt pour les vices qui flétrissent l'âme.

La loi de justice, qui n'est que le fonctionnement de l'ordre moral universel, veut que toute vie coupable soit, rachetée. Toute faute commise, tout mal accompli est une dette contractée qui doit être payée soit à un moment, soit à l'autre, soit dans une existence, soit dans une autre. Le repentir est le premier pas vers

l'amélioration; mais il ne suffit pas, il faut encore l'expiation, la réparation; et la souffrance, cette grande éducatrice, peut seule nous réhabiliter.

L'avenir existe virtuellement dans le passé, déterminé par les causes qui l'amèneront. Les choses futures existent. On peut voir ce qui sera dans ce qui est. Nous ne subissons pas notre avenir, nous le créons, et nul n'a le pouvoir d'éloigner ses rigueurs. En dépit de nos philosophies compliquées, de nos théories réputées savantes; en dépit de notre scepticisme, de nos négations ou de nos croyances, et quoi qu'on puisse faire pour y échapper, il vient inévitablement une heure où, créancier impitoyable, la destinée frappe à notre porte, son mémoire à la main.

Il n'est pas de logique plus serrée et plus inflexible que colle de la vie humaine. La fatalité apparente qui sème de maux le chemin de la vie n'est que la conséquence de notre passé, l'effet revenant vers la cause. Nos vies se suivent sans se ressembler, mais elles s'enchaînent les unes aux autres par une continuelle dépendance. La vie terrestre est à la fois une réparation et une préparation. Et loin de nous justifier comme ne méritant pas de tant souffrir, attendons-nous encore à de plus grandes peines, car nous ne savons pas tout ce que nous avons fait de mal avant de naître.

Ces lois immuables, de tous les temps et de tous les pays, qui régissent l'individu, s'appliquent à la famille, à la nation, aux races, individualités collectives dominées par l'orgueil et par l'ambition, faisant collectivement ce qu'un individu fait isolément; à la famille qui s'enrichit aux dépens d'une autre famille, à un peuple qui subjugue un autre peuple, à une race voulant anéantir une autre race. Et nous ne devons pas dire que les malheurs généraux frappent l'innocent comme le coupable, car il y a toujours corrélation entre la peine et la faute. L'innocent d'aujourd'hui peut être le coupable d'hier. La justice divine ne frappe jamais à côté; et lorsqu'une affliction n'est pas une suite de la vie présente, il faut en rechercher la cause dans une vie antérieure.

C'est par un choc en retour que sont expiées les injustices et les cruautés perpétrées dans une vie précédente. C'est par des répercussions successives que se déroule de génération en génération cette série de châtiments qui rejaillissent sur les coupables. Il n'est pas de souffrances que nous avons causées qui ne trouvent un écho dans les souffrances que nous endurons. Et, il n'est pas possible de prendre des sûretés contre cette grande loi éternelle de causes et d'effets inscrite à chaque page de l'histoire et qui domine le monde. Partout et toujours s'appesantit, sur les nations comme sur les individus, la peine du talion. Tout progrès est à ce prix.

Si la Terre est un calvaire, un purgatoire, un enfer, c'est nous qui la faisons telle. Nous créons nos maux par nos propres vices, nos excès en toutes choses. Les misères multiples qui nous frappent, les calamités publiques, les tueries, les brigandages, les ruines, tout cela sort du fond de la nature humaine, de son infériorité morale, irrécusable preuve de son origine. Le mal est en nous et non

hors de nous; c'est donc nous qui devons changer et non les choses extérieures.

L'adversité est la grande école, le principal facteur de notre élévation progressive; elle nous instruit mieux que les livres sur la règle du devoir et la moralité de nos actes. Les préceptes sans l'épreuve sont vains pour convertir les âmes à la justice et à la bonté. La souffrance est la loi nécessaire de la vie, c'est-à-dire de la formation. Elle est comme une révélation de l'être humain à lui-même. L'affliction seule donne l'intelligence des choses réelles. « Rien ne nous fait mieux sentir ce que nous sommes que l'impression de nos misères. »

La douleur est nécessaire au perfectionnement moral; c'est l'aiguillon qui pousse l'homme en avant dans la voie du progrès, qui l'empêche de s'immobiliser dans l'état présent, qui l'avertit lorsqu'il est dans la mauvaise voie et le remet de force dans la bonne. C'est ainsi que la loi naturelle utilise même nos erreurs et les souffrances dont elles sont la cause pour nous obliger à progresser en même temps que nous travaillons à nous dégager d'une situation pénible. C'est ainsi qu'elle tire le bien de ce que nous appelons le mal et c'est là pour elle toute l'expiation.

La douleur absorbe le mal. Les peines sont purificatives et ne constituent pas une irrémédiable vengeance. La vraie justice n'est pas celle qui punit pour punir, mais qui châtie pour améliorer, et telle est la justice de Dieu.

Dieu, qui sait toutes choses, qui nous connaît avant et après, « qui voit la boue dont il nous a pétris », qui a fait l'âme immortelle et le monde infini, n'a pas créé les hommes pour les perdre éternellement après quelques instants passés sur ce globe. Dieu et l'idée de l'enfer sont inconciliables. L'Etre suprême, qui est le Père des pères, ne porterait pas contre ses créatures, dont il connaît la faiblesse, cette sentence fatale, irrémissible qu'aucun cœur paternel de la Terre n'oserait jamais prononcer.

Chaque existence est à la fois la conséquence et le principe d'une autre. La manière dont chacun de nous pose le pied sur la Terre à l'instant où il y aborde n'est que la suite de la façon dont il marchait précédemment dans l'Univers. Aucun n'est dans des conditions d'existence exactement identiques avec celles d'aucun autre; et les conditions d'existence qui nous sont attribuées, si pénibles qu'elles soient en apparence, sont au fond les plus heureuses possibles; elles constituent, en effet, le meilleur régime auquel nous puissions être soumis dans l'intérêt de notre perfectionnement moral.

La vie actuelle et son cortège de maux de toutes sortes, physiques et moraux, assure à chacun le sort qui lui convient et qui est en harmonie avec ses culpabilités d'autrefois. Si les événements vulgaires de la vie privée ne sont le plus souvent que la conséquence naturelle et immédiate du caractère et de la manière d'agir de chacun, les vicissitudes de la vie terrestre ont leur cause en dehors de cette vie.

Chacun s'est fait ce qu'il est devenu dans son être intérieur; c'est lui-même qui a par suite préparé son berceau. L'homme naît où le place son âme, dans le milieu qui répond le mieux à son épreuve future. Le jeu de la vie ne nous met en

présence que des êtres et des choses avec qui nous avons personnellement affaire. Un homme ne naît pas dans tel milieu, dans telle famille sans que des phénomènes antécédents aient déterminé, par nécessité de progrès, la parenté dans laquelle il naît, sans que des états de choses placés dans un avant-naître plus ou moins éloigné soient le point de départ de ses penchants, de ses prédispositions mentales et physiologiques, sans des raisons profondes et des buts importants.

Puisque sous un Dieu souverainement juste personne ne peut souffrir sans l'avoir mérité, « celui qui souffre beaucoup sur la Terre peut dire qu'il avait beaucoup à expier ».

Les anomalies corporelles, les longues et cruelles maladies, les morts tragiques, les courtes vies d'êtres aimés — sources d'amers chagrins, — les idées innées, les rencontres fortuites, les événements inexplicables qui modifient notre existence de fond en comble, les calamités qui s'abattent par série sur un individu ou sur un groupe humain et qui semblent à première vue être le fait des caprices du sort, ne sont que l'exécution de l'inéluctable loi, les sanctions de chaque vie pour celle à laquelle elle succède.

Les renaissances en des organes incomplets, ces formes hideuses qui font pitié, ne sont autre chose que les effets de la justice de Dieu. Les misères physiques effacent les tares morales. Les âmes déshéritées dès la naissance en ce monde expient dans des corps difformes et souffreteux des fautes passées; et comme tout s'enchaîne depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes, la Providence se sert de celui qui est puni pour en punir d'autres, et les enfants sont souvent, à leur insu, des instruments d'expiation pour les parents qui leur ont donné naissance.

Sans la croyance aux vies antérieures rien ne s'explique, ni les diversités des conditions humaines, soit chez les individus, soit chez les peuples, ni la raison des maux, ni l'utilité des peines alors qu'ils ne sont le résultat d'aucun acte de la vie présente; et la justice de Dieu disparaît dans le monstrueux fantôme du hasard.

Les hommes ne peuvent se résoudre à chercher en eux-mêmes, en eux seuls, la cause initiale de leurs maux. Croire qu'on ne peut réformer sa propre nature et s'excuser de ses méfaits sur la faiblesse de la chair ou sur l'atavisme n'est qu'un faux-fuyant pour échapper à la responsabilité. Toutes les vertus et tous les vices sont inhérents à l'esprit. Il n'est aucune passion qu'on ne puisse vaincre, aucun obstacle qu'on ne puisse surmonter. Notre bien et notre mal ne sont que dans notre volonté. La chair, qui n'a ni pensée ni volonté, ne prévaut jamais sur l'esprit, qui est l'être pensant et voulant. Les corps obéissent quand les âmes sont résolues. C'est la force de l'âme qui fait l'énergie du corps. C'est l'esprit qui donne à la chair des qualités correspondantes à ses instincts. La chair n'est faible que parce que l'esprit est faible. Le tempérament est en général un effet et non une cause.

L'Esprit ne procède pas de l'Esprit. Le père n'est que le transmetteur de la vie

donnée aux enfants, il n'en est point l'auteur; il ne crée pas, il procrée. Nos parents, de qui nous tenons les traits distinctifs de la figure et les dispositions à certaines affections physiques, ne peuvent nous transmettre leurs facultés intellectuelles et morales. Quand nous ressemblons moralement à nos parents, c'est que nous leur ressemblions virtuellement avant de naître. Les germes spirituels de l'Humanité psychique sont en dehors de la génération matérielle. La transmission héréditaire est impuissante à expliquer les oppositions de caractère et de moralité chez les enfants nés des mêmes parents. La loi de l'hérédité n'est pas fatale chez l'homme; ce qui est fatal, c'est que chacun de nous doit subir les lois de concordance et de dépendance attachées à la reproduction de sa nature. L'hérédité n'est pas autre chose.

Nous ne sommes pas égaux en arrivant en ce monde; il y a autant de diversité entre les âmes qu'entre les corps. Il y a sur la Terre, parmi les hommes, une variété presque infinie de dons, de talents, d'inclinations. De même qu'il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres, il n'y a pas au monde deux êtres dont les idées et les sentiments soient en harmonie parfaite. Les âmes n'arrivent pas sur cette terre avec le même degré de puissance et au même point d'initiation. Chaque enfant apporte en naissant des facultés différentes, des prédispositions spéciales, des connaissances innées qui ne s'expliquent que par des travaux antérieurement accomplis. Chaque existence est un nouveau point de départ où l'homme est ce qu'il s'est fait; il renaît avec son doit et son avoir; il ne perd rien de ce qu'il a acquis; il n'oublie que la manière, dont il l'a acquis.

L'oubli périodique du passé à chaque passage dans un milieu nouveau est la condition indispensable de toute épreuve et de tout progrès. Pour que l'effort ait toute sa valeur, il faut qu'il soit libre et volontaire, à l'abri des influences du passé. L'homme doit être bon par lui-même, par amour de la vertu, sans espoir assuré pour l'avenir, sans crainte mémorative de ce qu'il a souffert.

L'oubli des vies passées est un bienfait de Dieu. La connaissance des faits antérieurs et des sanctions inévitables entraverait l'homme au lieu de le servir. Il négligerait le présent parce qu'il serait dominé par la pensée des choses qui doivent arriver; la vue d'un malheur certain empoisonnerait tous les jours qui le précéderaient. En remontant la chaîne de nos existences, nous retrouverions les traces des actions de nos semblables, et les inimitiés se perpétueraient; les rivalités, les haines, la discorde se raviveraient de vies en vies, de siècles en siècles. L'ordre de la Terre serait bouleversé si le voile de l'oubli ne nous cachait pas les uns les autres.

Les âmes incarnées sur la Terre ne sont pas arrivées à un état d'avancement assez élevé pour que le souvenir de leur état antérieur pût leur être utile. Ce souvenir, comprimé par notre forme matérielle, reste intégralement conservé dans la substance essentielle de l'âme pour reparaître après la mort d'autant plus étendu que l'être est primé par notre forme matérielle, reste intégralement supérieure qui ne doit se développer que dans la pleine lumière, lorsque l’âme a atteint la maturité de la raison et la plénitude du jugement.

Il est de science certaine que chacun de nous, dans son existence qu'il croit initiale, expie par la souffrance et par la misère non seulement ses fautes actuelles, mais encore les fautes de son passé qu'il n'a point réparées; en sorte que, si malheureux qu'il soit, nul n'est fondé à se plaindre que de lui-même. Mais l'homme est lié à l'homme dans ce monde et dans l'autre.; tous les hommes sont faits pour chaque homme et chaque homme est fait pour tous; nul ne peut se considérer comme étranger à ses semblables; leur bonheur, leur malheur fait partie intégrante de son bonheur ou de son malheur. Nous sommes solidaires comme les cellules d'un même organe; et si tout malheur cache une faute ce n'est pas à nous de juger la faute, mais c'est à nous de soulager le malheur.

La charité est une obligation étroite qui ne souffre aucune excuse. Si toute souffrance répond à un but divin, la loi de solidarité, notre devoir strict, comme notre propre intérêt, nous commande de nous entre aider, de nous secourir sans crainte de contrarier ou d'entraver la justice divine; car les secours que nous donnons à ceux qui souffrent rentrent dans les conditions tant de leur destinée que de la nôtre. Personne n'est indigne de toute compassion. Qui conque console une douleur est dans son humble sphère un ouvrier du progrès humain.

L'espoir de l'homme n'est pas une duperie. La vie présente n'est pas la vraie vie, mais celle qui y mène. L'avenir recèle dans ses profondeurs le bonheur, que nous cherchons vainement autour de nous. « Ce que nous concevons de plus pur, de plus juste, de plus moral, de plus fécond, de plus consolant existe quelque part, car autrement ce serait devancer Dieu, ce qui est impossible. »

Le bien est la loi de l'Univers et le mal un état transitoire toujours réparable, une des phases inférieures de l'évolution des êtres vers le bien. Le mal, comme l'ombre, n'a pas d'existence réelle, c'est plutôt un effet de contraste; il s'évanouit dès que le bien paraît. A la fin tout redevient bon.

Dieu n'est pas l'auteur du mal. Il a fait l'homme libre, liberté contenait la possibilité du mal. L'âme n'a pas été créée parfaite, mais susceptible de le devenir afin qu'elle ait le mérite de ses œuvres. Si Dieu nous avait créés tout d'une pièce absolument parfaits; si nous avions été des omnipotents, des satisfaits, quels travaux aurions-nous fournis ? Où aurait été l'effort, et par conséquent le mérite, et quel aurait été le but de la création ? C'est le travail déterminant du progrès qui rend la vie louable, intéressante, résultante. En donnant à l'homme son libre arbitre, le Créateur a voulu qu'il arrivât, par sa propre expérience, à faire la différence du bien et du mal, et que la pratique du bien fût le résultat de ses efforts et de sa bonne volonté.

La somme des progrès d'un monde est en raison de la nature de ce monde. L'idée trop haute que nous avons du nôtre nous porte à réclamer du sort des faveurs hors de proportion avec notre état moral et physique. Nous devons prendre une place modeste. La Terre, berceau de notre enfance, si chère à notre cœur, où nous avons tant de peine à nous souffrir les uns les autres, n'est pas, à

beaucoup près, le meilleur des mondes possible, et elle ne peut être autre sans cesser d'être. La Terre est un lieu d'éducation pour les Esprits peu avancés et d'expiation pour les Esprits coupables. Il y aura donc toujours des maux quelque part dans ce monde et toujours des erreurs qui s'y produiront. Il recevra éternellement de nouvelles recrues qui troubleront son harmonie.

C'est avec des « à peu près » que l'on vit dans ce monde, où tout n'est qu'à l'état imparfait, même Dieu. Le but n'est jamais ici-bas qu'un but d'espérance. Il y a trop de distance entre ce que nous voudrions et ce que nous pouvons. Nos souhaits ne se réaliseront que dans l'un de ces mondes qui roulent sur nos têtes. Le progrès indéfini sur la Terre est une utopie. Le degré de perfectionnement auquel l'homme peut atteindre ici-bas est en rapport direct avec les moyens qui lui sont donnés de connaître et d'agir; et jamais, en ayant égard aux conditions matérielles du corps humain, on ne conçoit la possibilité pour l'homme d'avoir la pleine et libre possession du vrai, du beau, du bien.

Mais il faut à la grande œuvre de l'Univers l'effort de tous, le concours de tous. Personne ne doit rester indifférent à tout ce qui se fait, à tout ce qui se prépare. Il est donc nécessaire que chacun croie que ce qui a été refusé aux autres lui est réservé. Il faut que les hommes se proposent un point de perfection au-delà même de leur portée; ils ne se mettraient jamais en chemin s'ils croyaient n'arriver qu'où ils arriveront effectivement.

« Dieu montre ce qu'il veut et tait le reste. » Le plan providentiel de l'éducation de l'Humanité s'approprie à l'état des esprits et se manifeste, selon les âges, à chacune des périodes de son histoire. Le Créateur donne aux humanités naissantes, pour éclairer leur route, des lueurs de vérité dont la liberté humaine use ensuite comme elle veut; mais ces lueurs ne dépassent pas la portée de ce que l'homme, au moment où elles lui arrivent, peut concevoir et atteindre. Dieu a créé des mondes et à chaque monde il a placé des bornes que nul peuple ou individu ne peut franchir. On n'enseigne pas à l'enfance ce qu'on enseigne à l'âge mur. La Vérité ne se montre à nous que par fragments. La révélation est progressive et proportionnée aux forces de l'esprit.

« Il faut que les hautes destinées demeurent flottantes et incertaines ici-bas. Si l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et les sanctions nécessaires se démontraient comme des vérités géométriques, elles contraindraient la raison et ne laisseraient pas entière la liberté; elles entraîneraient comme conséquence inévitable et sous peine d'absurdité l'accomplissement du devoir; le bien ne serait .plus affaire de bonne volonté, mais d'instruction et d'intelligence. »

Des espérances précises produiraient aussi dans l'Humanité une apathie funeste en lui inspirant une trop ferme confiance. Et si les hommes étaient assurés d'une autre vie qui ne pourrait être pire que celle-ci l'est pour eux, les plus malheureux auraient hâte de sortir de ce monde; or, il faut qu'ils restent dans cette vie pour accomplir leur tâche.

Il n'y a point de contradiction dans la nature. Sans cesse on trouve à redire à

l'œuvre divine. On voudrait la corriger, la réformer, suivant les règles qu'imagine notre faible raison. Ce ne sont que plaintes, que murmures. Mais c'est faute de pénétration si nous concilions si peu de chose. Ce monde où nous passons et qui passera lui-même, n'est qu'une partie infinitésimale de l'ensemble des choses, un faible point dans le monde universel. Pour saisir la raison de l'accident qui nous choque, il faut se rendre compte de la destination de la Terre et de la nature de ses habitants, il faut réintégrer le fragment dans le tout auquel il appartient et avec lequel il fait corps.

Les défectuosités de notre séjour et de notre nature ont leur raison et leur nécessité dans le plan général de l'Univers. La Terre est faite pour les hommes, les hommes sont faits pour la Terre. Nous sommes en harmonie avec le milieu où nous vivons. Inférieurs dans l'ordre de l'évolution, captifs de l'existence matérielle, nous sommes à l'aurore de la vie consciente, et nous marchons tous, dans la solidarité universelle, à travers nos vies successives, vers une perfection infinie.

Nous n'avons pas été créés uniquement en vue de cette terre. Il existe un rapport entre l'immensité et nous. Il est d'autres demeures où la raison et le bien prédominent, où la religion de la justice remplace la religion de la force, où nos haines, nos violences, nos souffrances sont inconnues, où la vie est meilleure pour l'homme évolué.

Nous croyons trop aux abstractions, pas assez à la Vie. Sa loi est simple : tout a été créé en vue d'un bien final. Si toute créature gémit, toute créature aussi est consolée.

Dieu a fait l'homme guérissable. L'âme peut se relever de toutes ses chutes. La suprême sagesse n'a pas fait une œuvre à ce point défectueuse que le mal ne peut s'y réparer. Rien d'irrémédiable ne pèse sur nous. Il n'y a pas de condamnation définitive, pas d'éternité malheureuse, pas de châtiment sans fin, pas de douleur sans terme. La douleur est libératrice, et personne ne souffre longtemps que par sa faute.

Le pessimisme est la plus grande de nos erreurs. Rien n'est noir, rien n'est triste. La tristesse est une défaillance. Tout se calme et se régularise. Tout va vers la paix, vers la certitude, vers la tranquillité. Rien de ce que sème la main ou le cerveau de l'homme n'est perdu. Les aspirations de ceux qui tentent d'apporter dans ce monde un peu d'ordre et de beauté, qui luttent pour le triomphe de la justice et de la raison ne restent pas sans satisfaction; et le sacrifice, quel qu'il soit, trouve sa récompense.

Si nous ne devons mourir que les uns après les autres, que ceux qui partent ne s'affligent pas, ni ceux qui demeurent. En mourant les premiers nous ne sortons pas de l'Humanité, nous ne faisons que précéder ceux que nous laissons derrière auprès de ceux qui nous ont devancés.

Le dernier mot n'est pas à la mort. La mort n'est pas le fléau de la Création, la peine suprême; elle n'est qu'un instant impossible à mesurer; elle n'est pas

encore ou elle n'est plus; tout continue. La mort n'entrave pas la vie, elle ne peut rien contre elle. Il n'est pas de vie sans lendemain; la vie change simplement de forme. Nous ne courons aucun risque de nous voir détachés pour toujours de ceux que nous aimons. Il n'y a pas de séparations éternelles.

Mères en deuil, consolez-vous pauvres désespérées, le cercueil ne se ferme pas sur nos tendresses, sur nos affections pures, comme il se ferme sur nos corps; elles sont liées à notre individualité persistante au travers de nos vies éphémères, de nos personnalités changeantes. Aucun lien spirituel ne périt. La mort ne ruine ni les attaches personnelles, ni les affinités électives. Nos amitiés sont nouées pour l'éternité. Ce qu'on ne peut éterniser, c'est la forme sous laquelle elles paraîtront.

Le temps présent n'est qu'une étape dans le grand pèlerinage humain. L'Humanité, comme les étoiles du firmament, se perd dans l'infini. « D'autres mondes habités, en nombre incalculable, planent dans l'étendue, ouvrant aux ailes de l'âme un champ inépuisable. » Nous nous retrouverons tous, dans la plénitude de nos facultés, avec la conscience de nos progrès, les yeux fixés sur le même avenir, adoucis, épurés, grandis, sur la route merveilleuse que les mondes déroulent sous nos pas.

Là s'arrête notre vue. Ce que nous sentons et comprenons n'est que le commencement de la vie, un germe, une prophétie des choses qui sont à venir. Nous ne pouvons concevoir toute la grandeur du problème et l'immensité de la route à parcourir; c'est un abîme où la sonde s'égare et dont pas une n'a touché le fond.

Ce que nous savons — car il est impossible qu'il en soit autrement — c'est que « l'infini de l'Univers correspond, dans la création matérielle, à l'éternité de nos intelligences dans la création spirituelle » ; c'est que nous sommes conduits par le chemin de la vie morale vers des destinées supérieures; que nous venons d'en bas et que nous allons en haut; que nous venons de Dieu et que nous allons vers Dieu; et cette part de vérité suffit pour nous éclairer dans la voie de notre perfectionnement.

Une loi régit la créature entière. Cette loi c'est la liberté de bien faire ou de mal faire que l'Eternel Créateur nous a donnée; et l'exercice d'e cette liberté est réglé par un principe souverain auquel il faut nous conformer si nous voulons améliorer notre position future : « Soyons bons, simples, équitables. Honorons dans tout individu une âme. Ne méprisons personne. Ne faisons pas aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Faisons-leur tout le bien que nous voudrions qui nous fût fait. »

Toute la sagesse, toute la science, toute la philosophie, toute la religion, est dans ces quelques mots.

La doctrine des vies successives et de l'évolution progressive de l'âme, que tant d'hommes comprennent si peu ou dédaignent si fort, et sans laquelle tout est

désordre ici-bas, n'est pas une vérité nouvelle.

Affirmé par les plus grands penseurs dans tous les siècles et dans tous les pays, le dogme de la préexistence, qu'on a longtemps mêlé aux erreurs de la métempsycose rétrograde, est aussi ancien que la notion de l'existence de Dieu dans la conscience humaine, aussi divin que le senti ment de l'immortalité et de la responsabilité de notre être, sentiment qu'il corrobore et qu'il affermit.

S'appuyant sur l'étude de la nature et de la conscience, sur l'observation des faits, sur les principes de la raison, et basée sur un inébranlable optimisme, cette croyance, qui existe en germe en chacun de nous, apporte aux hommes une consolation immédiate, un refuge dès cette vie. Il n'est pas une âme souffrante et de bonne volonté qui ne puisse y trouver un soulagement, une direction, un appui.

Une telle foi répandue changerait la face du monde; mais n'attendons pas de la Terre plus que ce qu'elle peut nous donner. L'égalité est impossible dans la famille humaine. Il ne peut y avoir uniformité de croyance en ce monde transitoire où la raison ne fait que commencer; de même qu'il ne peut y avoir unité dans la morale, dans la sagesse, dans la perfection.

Soyons patients puisque nous sommes immortels.